



Traduire

Revue française de la traduction

233 | 2015

Voyage en équipage

Le traduire collectif – Propositions théoriques autour d’expériences de traduction collective

Paolo Bellomo et Naomi Nicolas Kaufman



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/742>

DOI : 10.4000/traduire.742

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2015

Pagination : 35-48

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Paolo Bellomo et Naomi Nicolas Kaufman, « Le traduire collectif – Propositions théoriques autour d’expériences de traduction collective », *Traduire* [En ligne], 233 | 2015, mis en ligne le 15 décembre 2017, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/742> ; DOI : 10.4000/traduire.742

Le traduire collectif

Propositions théoriques autour d'expériences de traduction collective

 Paolo Bellomo et Naomi Nicolas Kaufman

Les lignes qui suivent se proposent de questionner théoriquement le traduire collectif, objet théorique peu, voire pas étudié par la recherche universitaire. Nous le ferons en portant notre attention sur les aspects qui marquent un degré de différence et d'éloignement par rapport à la pratique solitaire. Le traduire collectif sera d'abord interrogé dans sa dimension de laboratoire. L'analyse de cet espace nous permettra, dans un deuxième temps, d'explorer les différentes déclinaisons de la dépossession imposée par un tel processus. Nous poursuivrons en questionnant le sens de justice et de justesse que le fait de traduire collectivement tend à créer, et concluons par des réflexions sur l'injonction paradoxale (*double bind*) d'un traduire qui est à la fois multiple et commun.

Les réflexions qui suivent s'appuient et s'inscrivent dans le prolongement d'une série d'entretiens⁽¹⁾ effectués avec les acteurs de dix expériences de traduction collective (voir encadré).

Pensant rassembler sous un même chapeau des projets semblables, nous avons fait l'expérience d'une hétérogénéité radicale, et c'est finalement l'objet étudié lui-même qui a façonné rétroactivement le champ de notre enquête et même les termes de celle-ci. Nous avons constaté une résistance à penser et un flou dans la pensée de la traduction collective chez certains de ses praticiens⁽²⁾. Ceci nous a contraints, réciproquement, à réfléchir aux termes et au cadre que nous nous étions donnés, à ses présupposés méthodologiques et théoriques.

La traduction est ici envisagée en tant que processus. Le suffixe en *-tion* exprimant la notion, l'effet ou le résultat du verbe « traduire », ce dernier a été substantivé afin de souligner le mou-

(1) L'idée de mener une série d'entretiens auprès de praticiens pour explorer la question du traduire collectif a germé en 2013 à l'Université Paris 8 au sein de l'équipe du projet *Traduction(s) collective(s)*, soutenu par le Labex Arts-H2H.

(2) Patrick Tort : « Je doute qu'il existe quelque chose que l'on puisse nommer "traduction collective" », décembre 2014.
Janine Altounian : « On a été étonné de votre demande. »

Naomi Nicolas Kaufman : « Vous étiez étonnée par notre définition de la traduction collective ? »

Janine Altounian : « Comme M. Jourdain qui faisait de la prose, on a appris qu'on faisait de la traduction collective », mai 2014.

vement en train de se faire. Il y va également d'une volonté de clarté : cette distinction entre la traduction et le traduire permet d'éviter, dans les réflexions qui vont suivre, de confondre texte et expérience.

L'hétérogénéité des pratiques rencontrées rendait trop complexe le nœud commun propre à la traduction collective, invitant à une nouvelle catégorisation. Nous proposons donc une distinction, non étanche, entre traduire collectif et traduire collaboratif, pratiques qui s'éloignent plus ou moins radicalement du traduire solitaire. Ce qui est ici nommé traduire collectif est un traduire qui, dans les expériences qui nous occupent, s'est accompli dans un espace et dans un temps communs, en présentiel. Cette unité de lieu et de temps a permis une démultiplication des possibles traductions d'un texte, fruit à la fois des propositions individuelles et de la circulation de ces mêmes propositions, mouvement d'échange qui en suscite d'autres jusqu'à la sensation d'avoir fait le tour des possibles. Cette démultiplication nous semble être le propre du traduire collectif. Nous ne croyons pas que l'aspect présentiel lui soit essentiellement lié, nous devons en revanche constater l'absence de pratiques alternatives parmi les cas étudiés.

Le traduire collectif est le principe même qui accompagne la plus grande partie du travail effectué par La Langue du bourricot, les traducteurs de *El secuestro* et le quatuor formé par Vincent Broqua, Abigail Lang, Anne Portugal et Caroline Bergvall. Il est présent dans les séances hebdomadaires de la traduction des *Œuvres complètes* de Freud – avec une réserve sur laquelle nous reviendrons – et dans les séances plénières du projet sur *Ulysse*. Les autres pratiques, relevant d'un travail de traduction et révisions successives et souvent solitaires, relèvent du traduire collaboratif (voir encadré).

La dimension économique et le cadre de travail supposés par le traduire collectif sont évidemment déterminants : le traduire collectif est possible dès lors que l'entreprise naît dans un contexte dissocié des impératifs économiques et éditoriaux habituels. Il s'agit d'une pratique qui répond à un temps lent, aux marges du dispositif traductif éditorial. Par ailleurs, comme l'ont souvent signalé nombre de nos interlocuteurs, l'économie du traduire collaboratif est assujettie à l'économie de l'œuvre à traduire : plus l'œuvre est longue, plus elle demande à être découpée pour une répartition du travail entre les collaborateurs. Le traduire collectif sera ici questionné en tant qu'expérience extrême et radicale du traduire, dans une démarche fidèle à la conviction selon laquelle les traits des objets théoriques traités sont accentués dans les cas limites, comme plus évidents. L'un des enjeux futurs serait peut-être de parvenir à repenser des pratiques comme le traduire collaboratif ou le traduire solitaire à la lumière de cette réflexion.

Le laboratoire

Le traduire, en tant que mouvement en train de se faire, s'effectue dans un lieu particulier : le laboratoire, espace (social) du traduire. En considérant le traduire collectif comme un labo-

ratoire où se déploieraient spatialement le texte et la communauté de traducteurs occupés à le traduire, il est envisagé comme un organisme vivant, non fixe, non stable, relevant d'un certain *work in progress*.

Selon Vincent Broqua, l'intérêt du traduire collectif réside dans la possibilité de « réfléchir à des textes qui défient la traduction, qui confrontent les traducteurs aux limites de leur savoir-faire, où des langues sont mises ensemble dans un texte qui ne ressemble pas à grand-chose de connu. Réfléchir à la position du traducteur : que va-t-il faire ? » Le traduire collectif rend visible, apparent et évident la dimension exploratoire de la tâche qui réunit ses membres, désireux de se confronter à ce qui n'est pas connu, d'exposer le texte à l'incertain, de le sonder et de se sonder soi-même.

Le laboratoire, lieu de l'expérimentation, est aussi celui de l'épreuve : faire une expérience avec le texte à traduire, c'est le mettre à l'épreuve du collectif. Les équipes pratiquant le traduire collectif soulignent que la jouissance des séances de travail en présentiel se trouve dans le fait d'égrener des propositions, « pour voir ce qui surgit ». Ce « pour voir », comme si la curiosité levait les interdits habituels (de la pratique solitaire ?), justifie l'analogie avec le laboratoire : le fait de rendre audibles les propositions, de les mettre à l'épreuve de la voix et du collectif est une pratique expérimentale.

Le laboratoire est également le lieu de partage des possibilités, possibilités qui demeuraient jusque-là imperceptibles, en sommeil, sans corps, devenant un lieu de révélation, de catalyse : à la manière de la chambre obscure du photographe, la mise en commun dans le traduire agit comme force de dévoilement à laquelle les traducteurs ne peuvent se soustraire. La virtualité, propre au fonctionnement en laboratoire, des différentes possibilités est réinvestie dans un espace physique, celui de la discussion et de l'échange. La relecture à distance de la proposition d'un co-traducteur doit se comprendre comme essentiellement différente de ce traduire collectif, qui est une confrontation de suggestions.

Ce qui se dessine alors est une reconfiguration des rôles traditionnels du traduire, sans être entendue comme une simple redistribution de ces mêmes rôles : il ne s'agit nullement d'abolir une hiérarchie et de réassigner de nouveaux rôles. L'enjeu est ailleurs, du côté de l'instabilité et du déplacement :

Ce qu'il faut rendre réversible, ce ne sont pas les « rôles » sociaux (à quoi bon disputer l'« autorité », le « droit » de parler ?), mais les régions de la parole. Où est-elle ? Dans la locution ? Dans l'écoute ? Dans les retours de l'une et de l'autre ? Le problème n'est pas d'abolir la distinction des fonctions (le professeur, l'étudiant : après tout, l'ordre est un garant du plaisir, Sade nous l'a appris), mais de protéger l'instabilité, et, si l'on peut dire, le tournis des lieux de parole. Dans l'espace enseignant, chacun ne devrait être à sa place nulle part (je me rassure de ce déplacement constant : s'il m'arrivait de trouver ma place, je ne feindrais même plus d'enseigner, j'y renoncerais)⁽³⁾.

(3) Roland Barthes, 2002, p. 907.

D'après Roland Barthes, ce qui dérange l'ordre hiérarchique n'est pas le renversement, la réversion des rôles mais le déplacement, la circulation de la parole, qui se doit de tourner. L'expérience menée par La Langue du bourricot en est une illustration radicale :

Le fait d'être à plusieurs permet à chacun une circulation des rôles... différents à chaque fois. Rappeler ce que nous savons sur ce que c'est la littérature, un texte, de le rappeler et de le verbaliser, pour pouvoir avancer [...]. Plus on est mobile, pas sûr et on recherche, plus le texte devient fort, c'est paradoxal mais c'est ce qui arrive⁽⁴⁾.

Cette circulation donne lieu à une mise en pièces : mise en pièces du mythe du traducteur unique, mise en pièces du texte à traduire, de sa langue. Découpage, redécoupage, bricolage, les termes abondent pour qualifier ce travail de dépeçage effectué à plusieurs. La mise en pièces devient la règle même du traduire collectif. Selon Tiphaine Samoyault : « Quand on traduit, on passe son temps à détruire, à mettre l'œuvre en pièces. Pour que la traduction existe, l'œuvre doit être détruite⁽⁵⁾ ».

Les pièces dont il est question ne sont pas sans rappeler celles du *Plaisir du texte* barthésien : « Textes de jouissance. Le plaisir en pièces ; la langue en pièces ; la culture en pièces⁽⁶⁾ ». La mise en pièces qu'est le traduire aurait quelque chose de jouissif, et Barthes montre que la destruction par le partage – et le *double bind* dont il relève (mise en commun et séparation) – est totale, tant dans le texte que dans la culture et la communauté, et donc la langue, qui le portent. Les traducteurs du traduire collectif se donnent pour tâche de désédimer la langue du texte, s'attachent à le bousculer⁽⁷⁾, et acceptent aussi, par-là, de se laisser surprendre.

La dépossession

La mise en pièces ici décrite est profondément liée à la dépossession (du texte, des membres) à l'œuvre dans le traduire collectif. Cette dépossession est un abandon, comme l'ont fait remarquer Alexis Nouss et Laurent Lamy dans leur traduction et commentaire collectifs de *Die Aufgabe des Übersetzers* de Walter Benjamin, rendu par « L'abandon du traducteur »⁽⁸⁾ :

(4) La Langue du bourricot, octobre 2014.

(5) Tiphaine Samoyault, 2014.

(6) Roland Barthes, 1973, p. 70.

(7) « Quand on est tout seul, on se tient davantage à ses principes. Mais là, le fait qu'on était toujours amenés à réfléchir à nos pratiques de traduction, puisqu'on les énonçait devant les autres, faisait qu'on était toujours obligés de se remettre en cause. Et la force du collectif est aussi ça : ça nous empêchait d'être têtus. Le texte bouscule, c'est sûr, mais on se laissait plus bousculer par le fait d'en parler ensemble », Tiphaine Samoyault, novembre 2013.

(8) Laurent Lamy, Alexis Nouss, 1997.



Cette traduction du terme Aufgabe peut paraître audacieuse puisque la dénotation la plus courante est celle d'une tâche (retenue dans les versions antérieures), d'une mission, d'un devoir à accomplir. Aufgabe désigne aussi l'envoi, l'expédition, l'idée de dépêcher quelqu'un ou de faire parvenir quelque chose. Un troisième sens est l'abandon ou, dans le lexique juridique, la cession (d'un bien, d'un titre), le délaissement, voire le forfait ou l'acte de concéder la victoire⁽⁹⁾.

L'abandon qu'ils nous invitent à penser est celui de la dépossession par le traduire collectif du sujet unique traduisant. La dépossession, dans le traduire, est corrélée à un arrêt du choix : plus cet arrêt s'effectue collectivement – dans la décision partagée et actée, verbalement, dans une unité de temps et de lieu – plus la dépossession est grande. Les expériences de traduire collectif ont pour point commun d'être des instances de cette dépossession, par l'extériorisation du choix de traduction. La force du collectif résiderait alors dans l'ampleur de la dépossession, radicale et maximale dès lors que celui-ci cherche sa cohérence dans un choix qui, hors de l'un, se manifeste dans ses possibilités plurielles. L'extériorisation – la mise en voix, dans la parole tournante – signe l'abandon de l'autorité, du pouvoir, du savoir détenu par l'Un, autorité mise en pièces dont les membres du collectif s'émancipent pour partager un statut d'auctorialité déplacé et diffracté. La parole extériorisée et circulante du traduire collectif, par sa participation sensible à un espace externe au corps du traducteur, nous mettrait ici sur la voie d'une émancipation d'une pensée de la traduction considérant le traducteur comme double de l'auteur. Comme l'explique Vincent Broqua,

[q]uand je traduis et quand j'écris, j'entends encore les voix un peu spectrales – j'entends les voix spectralisées, les miennes ou celles des autres. C'est une désessentialisation [...] des rôles de traducteur et d'écrivain. C'est une expérience de la mort de l'auteur et une expérience des limites de cette « mort de l'auteur ».

La référence au geste barthesien⁽¹⁰⁾ annonçant la disparition de l'auteur unique et singulier, garant du sens du texte, peut se lire dans la dépossession à l'œuvre dans le traduire collectif. Le déplacement et la circulation de la parole reproduisent la mise en faillite de l'auteur individuel, exposée aux flux du langage et du sens. Le laboratoire du traduire collectif rend évidente cette reconfiguration de l'auctorialité.

Abandon, extériorisation et désessentialisation des rôles composent un régime de dépossession qui sous-tend la pratique du traduire collectif : « Si on pense que traduire c'est avoir l'idée bonne et juste qui nous appartient, ce serait paradoxal de traduire à 25⁽¹¹⁾. » Chose que les membres de La Langue du bourricot explicitent clairement :

(9) *Ibid.* p. 28-29.

(10) Roland Barthes, 2002, p. 40-45.

(11) La Langue du bourricot, octobre 2014.



Un tel fonctionnement offre la possibilité de pratiquer un dialogue qui à la fois permet la dépossession du texte et s'améliore par elle : l'affirmation des différents sujets se produit par le renoncement à une propriété individuelle de l'acte et du produit de la traduction, qui donne au collectif son identité, renforcée chaque année par le choix des textes⁽¹²⁾.

En instituant l'extériorisation et la circulation des possibles, mis à l'épreuve par le collectif, le traduire collectif reconfigure la temporalité du traduire, en le ravissant à l'opposition stérile et aporétique entre passé du texte original et futur de la traduction à venir. Cette temporalité est ici inopérante car elle ne prend pas en charge le processus, l'en-train-de-se-faire du traduire, qui obéit à la seule logique du présent, qui est actualisé, vécu et partagé par les membres du traduire collectif, et par cela rendu sensible, ne serait-ce que dans la matérialité des voix. Les différentes voix du collectif témoignent du multiple, tout en signalant que ce multiple tend vers le commun, le choix satisfaisant, celui sur lequel tous s'accordent.

La norme et la liberté : traduire en justice

La traduction collective nous a invités à penser le traduire comme une opération relevant moins de la transcodification que de l'imitation, procédant par matrice d'imitation⁽¹³⁾. Cette proposition a ses racines dans deux affirmations récurrentes : l'une nous renseigne sur la fonction de contrôle exercée par le collectif, l'autre sur la liberté permise par celui-ci, les délires et l'imagination débridée que traduire à plusieurs peut déclencher⁽¹⁴⁾. D'un côté, il y aurait le traduire collectif en tant que garde-fou, surveillant aux aguets des contresens, garant démultiplié, et pour cela plus légitime, d'une norme. De l'autre, il y aurait le traduire collectif en tant qu'espace d'une liberté presque absolue, où sautent certains des interdits qui s'imposent au traduire solitaire : en collectif, les solutions sont continuellement remises en doute, les propositions démultipliées « juste pour réfléchir⁽¹⁵⁾ ». Ces deux aspects, loin d'être contradictoires, sont si étroitement liés que l'on pourrait identifier en eux le fondement essentiel du traduire collectif.

Jusqu'à présent il a été tenu pour acquis que la notion de contrôle implique celle de norme, mais il est fondamental de comprendre au nom de quelle norme le contrôle du traduire collectif

(12) Paolo Bellomo, Céline Frigau Manning, à paraître.

(13) Gérard Genette, 1982, p. 106-111.

(14) Tiphaine Samoyault : « Ce que j'ai trouvé de plus fort dans le collectif, c'est le fait qu'on était ensemble, les moments où on délirait en fait, de lâchage. Quelque chose a lieu dans cette présence, qui fait qu'on peut tomber sur des trouvailles extraordinaires. Il me semble qu'il faut du corps, il faut de la parole. [...] On s'amuse, on était une petite communauté avec sa langue, ses allusions, ses grivoiseries, tout ça qu'on empruntait au texte... Mauvais jeux de mots... [...] C'était assez extraordinaire, et ça implique une certaine convivialité », novembre 2013.

(15) Céline Frigau Manning : « Moi aussi je mets des propositions dans la discussion. C'est peut-être ma différence, les autres proposent ce qu'ils croient être le mieux. Moi, je balance des trucs provocateurs, pour réfléchir, chose que je ne ferais pas du tout si je traduais seule », octobre 2014.

agit, au-delà des normes institutionnelles des langues standardisées, et de celle conçue comme la norme portée par le texte (ce que le texte dit, veut dire ou fait, selon les différentes conceptions). Dans le cas des *Œuvres complètes* de Freud et de Darwin le contrôle et la norme semblent émaner à la fois d'un système hiérarchique et de principes et de choix de traductions stabilisés. Dans l'entreprise freudienne, le traduire collectif se faisait sous la surveillance de réviseurs, sous celle de la terminologie freudienne française préalablement fixée⁽¹⁶⁾, et enfin sous celle des principes de traduction exposés dans *Traduire Freud*⁽¹⁷⁾, restés inchangés jusqu'au dernier volume, paru plus de 20 ans plus tard.

Dans le cas de la traduction en cours des *Œuvres complètes* de Darwin, il n'y a pas de traduire collectif. Les traducteurs traduisent selon des principes généraux :

Le principe fondamental est de traduire les ouvrages de Darwin dans une langue correspondant exactement aux caractéristiques linguistiques, stylistiques et conceptuelles de celle des naturalistes français de l'époque concernée, et en excluant toute modernisation anachronique. Ce principe simple, [...] permet également de faire l'économie d'une longue préface sur la manière de traduire l'auteur considéré – ce genre de préface donnant souvent l'impression d'être en réalité une postface destinée à justifier la manière dont on a choisi de l'interpréter⁽¹⁸⁾.

Principe qui refuse de penser la traduction et le traduire comme relevant de l'interprétation. Dans les deux cas, et partiellement dans le cas des séminaires de Derrida, on reconnaît une foi très forte dans l'exactitude de la traduction, philologique chez Darwin, littéraliste chez Freud et derridienne chez Derrida, conception qui va sans doute de pair avec le type de texte. Le contrôle est ici garant à la fois de qualité et de scientificité, et s'effectue au nom d'une norme claire qui croit à « la bonne traduction », fermant les espaces d'indécision, *a priori* pour Freud et *a posteriori* pour Darwin. Ces deux traduire « traduisent en justice » les textes, dans la mesure où ils leur font respecter ce qui est conforme à un droit, une norme qui les précède et les transcende.

Si le traduire collectif survit, comme dans le cas du groupe de Janine Altounian, il nous semble être neutralisé dans son potentiel expérimental, il intervient là où il y a moins de risques, dans les endroits moins fertiles du texte, où la pluralité de l'original est moindre. L'unité de l'original est donc sauvée de la démultiplication, de la vulnérabilisation⁽¹⁹⁾ à laquelle elle serait exposée par le traduire. Les problèmes posés par les concepts freudiens avaient été résolus en amont par des personnes autres que les traducteurs. Ce type de traduire peut être reconduit de façon complexe au fantasme de la traduction comme transcodification. Comme le dit Patrick Tort, le collectif est amélioration par l'exercice d'un « contrôle qualité » qui agit selon des para-

(16) Par Jean Laplanche et une équipe de terminologues, dont François Robert.

(17) Jean-Marc Bourguignon *et al.*, 1989.

(18) Patrick Tort, 2014.

(19) Voir Tiphaine Samoyault, 2014.



mètres bien définis : « Il peut éventuellement faire évoluer la traduction elle-même dans sa pertinence et sa qualité, si par "travail collectif" on entend amélioration progressive à travers les multiples strates de la réalisation et du contrôle. » Autrement dit, le travail collectif ne change rien au traduire ; il est un antidote à la taille, impressionnante, du texte à traduire⁽²⁰⁾.

Ces exemples sont toutefois insuffisants pour conclure que l'espace du contrôle déclaré, des normes fixes et des règles définies, exclut le traduire collectif. D'autres expériences témoignent clairement du contraire : des traduire collaboratifs, et par moment collectifs, réalisés sans norme préalable. C'est le cas d'*Ulysses* et des *Mémoires inutiles*, et surtout de l'expérience de *El secuestro*, soumise pourtant d'emblée à des règles très précises. Dans le cas de la traduction espagnole de *La disparition*, plusieurs règles « portées par le texte » sont données et codifiées d'avance. Le texte regorge de règles oulipiennes ; il suffit de penser à la règle première et fondatrice, celle du lipogramme de la lettre « e » en français. Salceda et ses collègues se sont accordés dès le début pour la rendre en espagnol par un lipogramme de la lettre « a », la plus fréquente dans leur langue, soit une équivalence reconnaissable de la contrainte. Le collectif n'a aucun rôle de garde-fou à jouer, la contrainte étant immédiatement vérifiable, de telle sorte que le texte a été « traduit en justice » sans contrôle actif. Le contrôle est bien présent dans le traduire, simplement il intervient dans la marge laissée par la règle lipogrammatique, dans l'espace contraint où il était permis de démultiplier les choix. Salceda évoque le rôle de « garde-fou pour l'effervescence du lipogramme solitaire » joué par le collectif, qui a ainsi surveillé la folie, la déviation, au nom de sa propre norme qui ne coïncide pas avec la norme portée par le texte. Le contrôle exercé par le collectif est ainsi le fruit d'une interprétation, consciente ou inconsciente, stable ou en devenir, produite pendant le traduire. Cette interprétation devient sa norme. Une interprétation qui ne se fait ni l'échelle du mot, ni de la phrase, ni d'unités précises mais qui est une image générale du texte, sa généralisation en une matrice d'imitation. Celle-ci participerait du mouvement de généralisation qui porte le langage de l'original vers la langue de la traduction, et le texte en-train-d'être-traduit vers ce premier espace de publication, de « mise en public » qu'est le collectif.

La liberté du traduire collectif, le foisonnement de ses propositions confirment ceci. Le traduire collectif est l'espace où « pouvoir donner une multiplicité de possibles », pour citer Tiphaine Samoyault. Par la présence de plusieurs traducteurs, par son caractère expérimental, on pourrait avancer l'hypothèse que le traduire collectif est l'espace où survit, en circulant, la pluralité de l'œuvre. Il serait toutefois naïf de penser que cette survie⁽²¹⁾ se réalise dans une

(20) « — Qu'est-ce qui vous a poussé à traduire collectivement ?

Patrick Tort : « C'est d'abord, bien entendu, la formidable masse textuelle à affronter, et donc le temps de réalisation. [...] Cette édition doit être, à terme, la plus complète au monde, puisqu'elle est seule à intégrer, dans le projet actuel de ses 35 volumes, des manuscrits non publiés du vivant de Darwin », décembre 2014.

(21) « Telle survie donne un plus de vie, plus qu'une survivance. L'œuvre ne vit pas seulement plus longtemps, elle vit *plus et mieux*, au-dessus des moyens de son auteur », Jacques Derrida, 1998, p. 214.

liberté totale et toute-puissante avant l'arrêt⁽²²⁾ imposé par le choix de traduction. Il ne s'agit pas, en d'autres mots, d'une démultiplication immobile, parcourable et exhaustive de toutes les traductions possibles, mais d'une multiplicité inscrite dans l'espace et dans le temps du traduire, dans le mouvement même du traduire collectif. Elle émane des traducteurs tout en dépassant leurs limites personnelles. Dans la démultiplication des possibles du traduire collectif, les traducteurs se confrontent à des choix qui pourraient être chacun valable pour des raisons différentes. Dès lors que l'on propose ces solutions, que l'on discute et arrête, définitivement ou provisoirement, un choix, une certaine image du texte se dessine, par le traduire lui-même et non par une quelconque pratique interprétative. Appelons cette image du texte la « matrice de la cohérence traductive » : l'image par laquelle le texte à traduire trouve sa cohérence dans le mouvement du traduire. La vertu du collectif réside dans la non-fixité de cette matrice, dans sa création dans l'en-train-de-se-faire du traduire. Pourquoi voir dans cette image le dépassement des limites personnelles dont plusieurs traducteurs ont parlé ? Parce qu'elle est le résultat de la démultiplication des possibles par la confrontation collective, par la circulation des rôles et des paroles⁽²³⁾. Elle ne peut pas être ramenée à la complaisance d'un accord sur la bonne équivalence : dans le mouvement incessant entre les individus traducteurs et le traduire collectif, les choix proposés par les individus sont à la fois source de pluralisation du traduire et lignes de tangence qui étirent la matrice de cohérence traductive. En d'autres termes, chaque traducteur a sa propre image de la matrice collective, permettant un déplacement de celles-ci par les propositions individuelles. Déplacement qui se répercute aussi sur les images individuelles de la matrice, dans un mouvement d'itération, à la fois répété et toujours différent.

Le double bind de l'arrêt

La matrice de cohérence traductive importe dans la mesure où elle rend inopérant le système d'équivalence porté par les dictionnaires mais aussi les préjugés avec lesquels on regarde des traductions faites à d'autres époques ou par d'autres cultures. Elle ramène également le traduire collectif à l'échelle des ressemblances non sensibles pensées par Walter Benjamin⁽²⁴⁾. En outre, cette multiplicité des possibles permet de penser plus en profondeur l'impossibilité de la restitution parfaite, l'imperfection à la fois de la traduction et du traduire. Malgré cette démultiplication, le traduire ne couvrira jamais le potentiel de l'œuvre, ne serait-ce que par sa dimension historique, par le traduire à venir, sans tenir compte des « traduire fous », comme

(22) « L'arrêt est un verdict, une décision arrêtée, déterminée, qui arrête aussi et qui détermine. [...] Pas plus qu'aucune autre, cette traduction n'est sans reste. Elle arrête le mouvement. Illégitimement, car la "littérature" et en général le "parasitage", la suspension du contexte "normal" de la conversation courante ou de l'usage "civil" de la langue. » Jacques Derrida, 1986, p. 161-164.

(23) Paolo Bellomo, Céline Frigau Manning, Romane Lafore, *in* Matteo Bacchini, 2014, p. 17-23.

(24) Walter Benjamin, 1990, p. 61-65.

celui d'Antonin Artaud à partir de Lewis Carroll, exemple capital dans la non-prévisibilité des possibles.

Le traduire collectif ne peut réaliser l'achèvement ou la perfection, mais par la démultiplication, il en présente à la fois l'idée et l'impossibilité, et est proche en cela de la traduction triomphante chez Derrida :

Übersetzung et translation surmontent, de façon équivoque, la perte d'un objet. Un texte ne vit que s'il survit, et il ne sur-vit que s'il est à la fois traductible et intraduisible (toujours à la fois, et : ama, en « même » temps). Totalement traductible, il disparaît comme texte, comme écriture, comme corps de langue. Totalement intraduisible, même à l'intérieur de ce qu'on croit être une langue, il meurt aussitôt. La traduction triomphante n'est donc ni la vie ni la mort du texte, seulement ou déjà sa survie. On en dira de même de ce que j'appelle écriture, marque, trace, etc. Ça ne vit ni ne meurt, ça survit. Et ça ne « commence » que par la survie⁽²⁵⁾.

Cette tension fondamentale du possible-impossible est présente d'emblée : tout en ayant comme but la traduction, soit un arrêt du sens, le traduire s'attache à faire tout sauf s'arrêter ou arrêter quoi que ce soit. L'arrêt de la traduction est à la fois le moteur et la mort du traduire en tant que multiplicité des possibles. Nous prenons ici en charge ce *double bind* pour inscrire le traduire collectif dans une lecture du mythe de Babel qui s'écarte d'autres lectures mobilisées dans le débat contemporain, souvent préoccupées par les gains et les pertes associées au pluriel dont Babel est le symbole. On peut lire dans Babel une condamnation de la multiplicité intervenant lors de la construction d'une ville, d'une tour, d'un peuple, d'une langue comme autant d'avatars outrecuidants de l'Un divin. Condamnation du multiple, perfection de l'Un. Le collectif déjoue ces lectures dans sa mise en pièces de l'Un (le texte original) par la circulation des voix, circulation à lire comme une modification dynamique du mouvement de dispersion originnaire. C'est l'aboutissement de la traduction, une tour en quelque sorte terminée, qui arrête le mouvement du traduire. La condamnation de Babel perd alors de son sens : dans le traduire collectif, la dispersion et la multiplication sont essentielles à son existence, c'est l'inévitable réduction à l'Un qui sanctionne sa fin. La punition intervient au moment où le collectif est contraint d'agir non plus en tant que multiplicité mais sous le nom du commun, comme étant, comme ayant une seule voix, « comme un ».

naomi.nicolaskaufman@gmail.com
p.bellomo@hotmail.it

(25) Jacques Derrida, 1986, p. 147-149.

Les entretiens dont il est question dans cet article ont été réalisés entre octobre 2013 et novembre 2014, en présentiel, par Skype (Hermes Salceda), ou par écrit (Patrick Tort) avec les traducteurs présentés ci-dessous.

Tiphaine Samoyault, co-traductrice de *Ulysses* de James Joyce sous la direction de Jacques Aubert⁽²⁶⁾, au sein d'une équipe composée d'écrivains, de traducteurs, et d'experts joyciens. Suite au découpage du texte, chacun traduisait sa ou ses parties ; Jacques Aubert relisait les traductions, et les points les plus épineux étaient discutés lors de séances plénières.

Camilla Diez et **Sophie Royère**, deux membres du collectif de traductrices franco-italien Méridiem, né à la suite d'une résidence à la Fabrique des Traducteurs en Arles : lorsqu'une commande arrive, une traductrice la prend en charge (s'il s'agit d'une traduction vers l'italien, une Italienne s'en occupe, une Française fait la révision, puis une deuxième Italienne revoit encore l'italien, soit trois personnes mobilisées pour chaque traduction).

Janine Altounian et **Christophe Jouanlanne**, qui composaient, avec Pascale Haller, l'une des équipes de traducteurs des *Œuvres complètes* de Freud aux Presses universitaires de France (puf)⁽²⁷⁾. Cette entreprise a duré une trentaine d'années. Les équipes étaient composées de membres à compétences variées. Les traductions, qui s'effectuaient en présentiel, étaient relues par une équipe de révision composée des deux directeurs de publication et du directeur scientifique qui se réunissaient deux fois par semaine. Une harmonisation était ensuite réalisée par Janine Altounian elle-même, puis par l'équipe terminologique. Pour le détail du processus, voir Jean-Marc Bourguignon *et al.*, « La mise en œuvre », *Traduire Freud*, Paris, puf, 1989.

Céline Frigau Manning, **Laurène Haslé**, **Carole Ravenelle**, **Paolo Taccardo** et **Paolo Bellomo**, tous les cinq membres en 2013-2014 du collectif de traduction théâtrale « La Langue du bourricot » coordonné par Céline Frigau Manning à l'Université Paris 8. Ce collectif à géométrie variable, né en 2012, traduit une pièce du répertoire italien contemporain par an⁽²⁸⁾. Le texte est travaillé par petits groupes qui changent régulièrement ; une séance plénière a lieu chaque semaine, pour traduire collectivement du premier au dernier mot.

Hermes Salceda, co-traducteur de *La Disparition* de George Perec en espagnol⁽²⁹⁾. Ce travail avait démarré dans un séminaire de traduction animé par Marc Pareyre avant d'être relancé par Salceda en 1989 pour être publié en 1998. Des réunions en présentiel avaient lieu toutes les semaines, pour un travail ligne à ligne.

(26) James Joyce, 2004.

(27) Sigmund Freud, 1989.

(28) Sergio Longobardi, 2013 ; Matteo Bacchini 2014 ; Antonio Moresco 2015.

(29) George Perec, 1997.

Françoise Decroisette, Lucie Comparini, Huguette Hatem, Céline Frigau Manning, Pérette-Cécile Buffaria et Camilla Cederna, traductrices des *Mémoires inutiles de la vie de Carlo Gozzi*⁽³⁰⁾ sous la direction de Françoise Decroisette, et toutes spécialistes du théâtre italien et vénitien du XVIII^e siècle. Le texte fut découpé et réparti entre neuf traductrices (trois chapitres chacune). Elles se réunissaient environ une fois par mois, pour des rencontres plénières permettant de faire des points de situation et de discuter des difficultés, chacune ayant le dernier mot sur ses chapitres. Une relecture à haute voix a ensuite été effectuée par Françoise Decroisette et Lucie Comparini avant publication.

Martin de Haan, co-traducteur avec Rokus Hofstede du premier volume de *À la Recherche du temps perdu* en néerlandais. Celui-ci a fait l'objet d'un découpage et d'une répartition entre les deux traducteurs qui se sont ensuite envoyés leurs « parties » par courriel, les ont annotés chacun de leur côté avant de se les renvoyer.

Vincent Broqua, traducteur ayant participé au séminaire de traduction de poésie américaine au Centre international de poésie à *Marseille* dirigé par Emmanuel Hocquard et Juliette Valéry et co-fondateur, avec Anne Portugal et Abigail Lang, à l'invitation de l'écrivain et artiste Caroline Bergvall, d'un séminaire de traduction collective.

Patrick Tort, directeur de publication de la traduction des *Œuvres complètes* de Charles Darwin⁽³¹⁾. Il travaille avec une équipe de traducteurs composée d'enseignants chercheurs – en activité ou à la retraite – « laquelle est en permanence ouverte à de nouveaux collaborateurs compétents ». Une première traduction est faite par un traducteur solitaire. Elle est ensuite remise au directeur qui a, avec le coordinateur, le dernier mot sur la traduction : « il peut s'agir dans de nombreux cas d'une véritable réécriture ».

Nous avons, de plus, eu accès aux retranscriptions d'entretiens effectués par Jill McCoy avec **Pascale-Anne Brault, Michael Naas et Elizabeth Rottenberg** dans le cadre de l'ouvrage coordonné par Gisèle Sapiro, *Sciences humaines en traduction. Les livres français aux États-Unis, au Royaume-Uni et en Argentine* (Institut français, 2014). Ces trois traducteurs travaillent dans le cadre du Derrida Seminars Translation Project (<http://derridaseminars.org/>) qui a entrepris, en 2006, de traduire en anglais l'intégralité des séminaires de Jacques Derrida⁽³²⁾. Ceux-ci sont traduits en ordre inversement chronologique, suivant un calendrier imposé par Galilée, éditeur français de Jacques Derrida, par un seul traducteur. L'équipe (composée de six traducteurs) se réunit tous les étés à l'IMEC, à Caen, pour passer en revue la traduction du séminaire en question.

(30) Carlo Gozzi, 2010.

(31) Charles Darwin, 2007.

(32) Trois volumes ont été publiés à ce jour, aux University of Chicago Press : *The Beast and the Sovereign*, Volume I (2009) et *The Beast and the Sovereign*, Volume II (2011) tr. Geoffrey Bennington ; *The Death Penalty*, Volume I, tr. Peggy Kamuf (2013).

Bibliographie

- BACCHINI, Matteo, *Au nom du peuple italien*, tr. fr. La Langue du bourricot, Toulouse, PUM, 2014.
- BARTHES, Roland, « Le Plaisir du texte », Paris, Seuil, 1973.
- BARTHES, Roland, « La Mort de l'auteur » [1968] in *Œuvres complètes III*, Paris, Seuil, 2002.
- BARTHES, Roland, « Écrivains, intellectuels, professeurs » [1971] in *Œuvres complètes III*, Paris, Seuil, 2002.
- BELLOMO, Paolo, FRIGAU MANNING, Céline, « Traduire en collectif le théâtre italien contemporain. Les enjeux politiques de La Langue du bourricot » in *Laboratoire italien*, à paraître.
- BENJAMIN, Walter, « Théorie de la ressemblance » [1933], tr. fr. M. Vallois, in *Revue d'esthétique*, hors-série « Walter Benjamin », Paris, J.-M. Place, 1990.
- BOURGUIGNON, Jean-Marc, *et al.*, *Traduire Freud*, Paris, puf, 1989.
- DARWIN, Charles, *Œuvres complètes*, tr. fr. Patrick Tort (dir.), Michel Prum (coord.), Genève, Slatkine, 2007 (à partir de).
- DERRIDA, Jacques, « Des tours de Babel », in *Psyché*, Paris, Galilée, 1998.
- DERRIDA, Jacques, « Survivre », in *Parages*, Paris, Galilée, 1986.
- FREUD, Sigmund, *Œuvres complètes*, tr. fr. coordonnée par André Bourguignon, Pierre Cotet, Jacques Laplanche, Paris, puf, 1989.
- GENETTE, Gérard, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982.
- GOZZI, Carlo, *Mémoires inutiles de la vie de Carlo Gozzi écrits par lui-même et publiés par humilité*, tr. fr. Françoise Decroisette (coord.), Alain Baudry & Cie, 2010.
- JOYCE, James, *Ulysse*, tr. fr. Jacques Aubert (coord.), Paris, Gallimard, 2004.
- LAMY, Laurent, NOUSS, Alexis, « L'abandon du traducteur : prolégomènes à la traduction des "Tableaux parisiens" de Charles Baudelaire », in *TTR : Traduction, Terminologie, Rédaction*, vol. 10, n° 2, 1997, p. 13-69.
- LONGOBARDI, Sergio, *On faisait rire les mouches*, tr. fr. La Langue du bourricot, en collaboration avec l'auteur, Toulouse, PUM, 2013.
- MCCOY, Jill, « The Derrida Seminars Translation Project. 80 ans de Derrida » in *Sciences humaines en traduction. Les livres français aux États-Unis, au Royaume-Uni et en Argentine*, Gisèle Sapiro (éd.), Institut français, 2014.
- MORESCO, Antonio, *Duo*, tr. fr. La Langue du bourricot, Toulouse, PUM, 2015.
- PEREC, George, *El secuestro*, tr. Marisol Arbués, Marc Parayre, Hermes Salceda, Regina Vega, Barcelona, Anagrama, 1997.
- SAMOYAUULT, Tiphaine, « Vulnérabilité de l'œuvre en traduction », in *Genesis*, 38, 2014.



Paolo Bellomo prépare une thèse en littérature comparée sur l'analyse des concepts et processus de traduction et imitation littéraire aux XIX^e et XX^e siècles dans l'espace franco-italien, sous la direction de Tiphaine Samoyault (Université Paris 3) et Céline Frigau Manning (Université Paris 8). Titulaire d'une Licence en Lettres Modernes – parcours Théâtre de l'Université de Bari et d'un Master Traduction du Livre de l'Université Paris 8, il est depuis 2012 l'un des membres fondateurs du collectif de traduction théâtrale La Langue du bourricot. Il est par ailleurs traducteur et dramaturge auprès de la compagnie Nostos.

Naomi Nicolas Kaufman a fait ses études à l'École Normale Supérieure de Cachan, à l'Université de Chicago et à l'Université Paris Ouest Nanterre. Depuis septembre 2013, elle prépare une thèse en littérature comparée à l'Université Paris 3 sous la direction de Carole Matheron, portant sur la traduction de la poésie yiddish moderniste en France et aux États-Unis. Elle collabore avec la Société européenne des Auteurs, chargée notamment du projet TLHUB, outil numérique et réseau social multilingue dédié à la traduction.

